

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

PRO · CHRISŒ · SVMPŒSISŒIS · SPIRITVALIS · MILITIAE ·

Août 1874.

No. II.



GRATIAMVR · IMPENSIVIME · VOBIS · DILECTI · FILII · QUI · POSITO · GLADIO · QVESCIT ·

SACRAMENTVM · ET · ARMAM · LVICIS · AC · IVS · IŒIAE · FORŒI · GERERE · REŒIDERE · CONŒENDITIS ·

LECTORE · LAGINE · DE · PICHA · L'VNION · ALLEŒ · 25 JAN^R 1873.

AVIS DE L'ADMINISTRATION.

Le " Bulletin " est mensuel.--Le jour de publication est fixé au 25 de chaque mois.
L'abonnement est annuel et strictement payable d'avance :

Pour le Canada.....	\$1.00
Pour les Etats-Unis.....	1.50 (en or)
Pour l'Étranger.....	2.00 (en or)

Prière d'adresser franc de port, tout ce qui regarde l'administration du journal, à Adolphe Ouimet, Editeur-Propriétaire du " Bulletin de l'Union-Allet," Montréal, 22, Rue St. Gabriel.

AVIS AUX ABONNES.

Les personnes qui ont renvoyé le second numéro du " Bulletin " sont priées de vouloir bien nous renvoyer le premier numéro.

Nous avertissons aussi toutes les personnes qui ont reçu le premier et le second numéro, que leur nom étant entré dans nos livres, et qu'un laps de temps de quatre mois s'étant écoulé depuis la publication du premier numéro, nous ne recevrons pas le renvoi du troisième numéro sans en recevoir le montant d'une piastre, prix de l'abonnement d'un an.

Cette condition est de rigueur et aucune exception n'y sera faite.

ANNONCES.

" Le Casino de Montréal. "

Pour compléter l'aménagement de cette institution, les directeurs ont fait construire une annexe à la Salle de Billards, où les amateurs d'escrime, de boxe et de bâton, pourront s'en donner et en recevoir, à cœur joie.

Le maître d'armes donne des leçons tous les Lundis, Mercredis et Jeudis de 8 à 11 heures : Le professeur de boxe, les Mardis, Jeudis et Samedis aux mêmes heures.

Il faut être membre du Casino pour s'inscrire comme élève.

Les membres désireux de suivre les cours d'escrime et de boxe, devront s'entendre avec le professeur pour les conditions, qui sont des plus libérales.

ADMISSION AU CASINO—\$1.00 de droit d'entrée. \$1.00 de souscription annuelle—donnant droit de 9 heures A. M., à minuit, à deux salles de billards, à la chambre de nouvelles, aux salons de jeux et de conversation, au Piano et à la salle de tir.

Les Zouaves ne paient pas d'entrée, leur contribution annuelle est de \$2 et ils sont invités à se prévaloir de ces avantages exceptionnels.

Officiers du Casino pour l'année 1874.

MM. ALF. LAROCQUE, JR., Président.

F. A. QUINN, Vice-Président.

MM. G. A. DROLET. } Administrateur.

NAP. ARCHAMBAULT.

G. BOIVIN.

L. PRÉVOST.

P. C. DUFRESNE.

} Membres du Comité.

M. MARTIN, Gérant.

ANNONCES.

ST. MICHAEL'S ASSOCIATION
FOR THE RELIEF OF PONTIFICAL
ZOUAVES

PRESENTLY UNDER ARMS IN SPAIN

*And Wherever, in the Future, they may be Fighting for the Holy
Father, and for the Liberties of the Church.*

EXECUTIVE COMMITTEE IN NEW YORK

JOHN D. KEILEY, JR., *Chairman.*

JOHN McANERNEY, JR., *Recording Secretary.*

HAROLD HENWOOD, *Corresponding Secretary.*

PATRICK FARRELLY, *Treasurer.*

The object of this Association is to afford aid to the wounded, or otherwise suffering, Pontifical Zouaves, and other Crusaders, who now are, or may hereafter be, in arms, under lawful authority, fighting for the liberties of the Pope, and of the Catholic Church.

Contributions, large or small, given as marks of sympathy for these armed Champions of Religion, will be gratefully received, and acknowledged, publicly or privately, according to request. They may be addressed to any of the Members of the Committee at

LOCK BOX 487, NEW-YORK CITY.

B. WOLFF

FABRICANT DE CHAINES D'OR

SPECIALITES

CHAINES DE ST. PIERRE

En or de \$20 ; En argent de \$5.00 et au-dessus

EPINGLE POUR CRAVATE

DITE DE ST. PIERRE

En or de \$2.50 ; En argent de \$1.00 et au-dessus

68 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

Conditions faciles pour le Commerce.

“Aime Dieu et va ton chemin”



Bulletin de l'Union-Allet

VOL. I.

MONTREAL—25 AOUT, 1874.

No. 11

SOMMAIRE.

1. DEUX DISCOURS DU BANQUET DU 25 JUIN.
2. AU PINCIO LE 20 SEPTEMBRE 1870, (Suite).
3. ECHOS DE ROME.
4. SOUVENIR HUMOURISTIQUE DE LA VIE DE REGIMENT.

5. NOUVELLES.
6. ACTES OFFICIELS.
7. DECÈS.—MARIAGES.—NAISSANCES.
8. ANNONCES.

Deux discours du Banquet du 25 Juin

SANTÉ A SA SAINTETÉ PIE IX, PAR M. LE CHANOINE MOREAU.

Un autre plus digne que moi devait rappeler ici le souvenir du grand Pie IX ; une voix épiscopale, celle de notre vénérable Evêque, aurait trouvé des accents, sinon plus sincères, du moins plus élevés et plus en harmonie avec la grandeur du sujet ; mais Mgr de Montréal est malade, et il faut qu'Il le soit gravement puisqu'Il n'est pas au milieu de vous en cette circonstance.

A défaut de toute parole préparée, je ferai comme vous naguère dans les heures de pénurie, je ferai la maraude ; seulement je vais exercer ce métier de soldat affamé dans les trésors de la famille ; c'est dans le champ paternel que je vais voler : ma maraude ne sera donc aucunement condamnable.

C'est une parole même du Saint-Père que je vous apporterai ; cette parole aimée fera oublier mon indigence en même temps qu'elle satisfera admirablement l'immense besoin que nous avons tous de recueillir les enseignements qui tombent des lèvres vénérées du Pontife infallible.

(Ici, M. Moreau donne lecture d'un Bref pontifical à lui adressé pour les zouaves Canadiens et dont ces messieurs n'avaient pas encore eu connaissance (1) ; puis il reprend) :—Messieurs, je me permettrai de fixer votre attention sur deux phrases de ce document admirable de délicatesse, et si honorable pour vous ; la première est celle-ci : « De même que vous vous proclamez tous jours avec la même constance sincèrement attachés à Nous, « ainsi en retour Nous vous affirmons de grand cœur que Notre « charité paternelle pour vous ne faillira jamais. »

Cette phrase, messieurs, est une récompense. N'en doutons plus, notre Père à tous nous connaît, Il nous a compris.

Il entend jusqu'aux pulsations les plus intimes du cœur de ses zouaves Canadiens.

Il sait qu'exilés de la Ville-Eternelle, éloignés de la Chaire de Pierre et du Pontife qui la fait briller d'un si vif éclat, nous

sommes restés les dévoués enfants du Pape et les fidèles défenseurs de la cause Pontificale.

Il nous sait, le bon et aimable Pie IX, Il nous sait fidèles à notre devise : « *Aime et vas ton chemin.* » Comme l'amour n'a pas besoin de loi, Sa Sainteté ne nous donne ni conseils, ni avis ; Elle nous abandonne à notre cœur. « Ah ! vénéré et bien-aimé Pontife ! laissez-nous vous le dire : Vous ne Vous êtes pas trompé, nous Vous aimons, nous Vous sommes attachés jusqu'à la mort. »

Oui, il y a dans nos âmes une retraite secrète et mystérieuse, mais inaccessible à toutes les défaillances, où habite à jamais, comme sur un roc inébranlable, la grande et sainte cause de l'Eglise persécutée, mais non vaincue.

Quelque part que nous allions désormais, la noble et sublime figure du Pontife que nous avons servi et pour qui nous aurions voulu mourir, nous suivra toujours. Cette physionomie incomparable sera l'inséparable compagne de notre existence, elle planera sur notre vie et la guidera sûrement dans le chemin de la fidélité et du devoir.

Sachant que l'amour ne se paie que par l'amour, Notre Saint Père nous promet son amour en retour du nôtre.

Les cheveux de Pie IX ont blanchi ; son cœur n'a pas vieilli.

Dans la prison que la révolution triomphante lui a faite, son cœur vit et bat pour ses zouaves du Canada.

La seconde parole de la Lettre Apostolique à laquelle je voulais m'arrêter un instant avec vous, est celle-ci : « Priant Dieu de « vous faire part de cette même joie que vous Nous avez présentée, Nous vous donnons Notre bénédiction apostolique. »

Messieurs, qu'est-ce que nous avons présagé et souhaité au Saint Père dans l'adresse à laquelle Il fait allusion ?

Son triomphe et celui de l'Eglise.

Quelle délicatesse de sentiment, messieurs, de la part de Sa Sainteté dans ce renvoi de nos souhaits !... Ici encore je dirai : Pie IX nous connaît, Il nous a compris.

Oui, Il a compris que son bonheur est le nôtre, que la gloire de l'Eglise est la nôtre.

(1) Ce bref a été publié quelques jours après dans le Bulletin du mois de juin.

Pouvait-il, en effet, nous souhaiter quelque chose de plus doux et après quoi nous soupirions plus ardemment, nous ses soldats, que le triomphe de la Papauté, la victoire de Pierre ?

Oh ! remercions notre immortel Pontife pour son souhait à la fois si délicat et si magnifique ; et espérons, chers amis du Pape, espérons fermement qu'il se réalisera ; oui, espérons que le triomphe de Pie IX sera bientôt l'objet de notre allégresse et des joyeux battements de nos cœurs. Messieurs, nous sommes pleinement fondés à nourrir une telle espérance, je vous le prouve en quelques mots :

L'Eglise, comme vous le savez, est la continuation, ou, si vous aimez mieux, la répétition de la vie de son fondateur ; l'Eglise catholique, c'est Jésus-Christ perpétué.

L'histoire en main, vous voyez, époque par époque, l'histoire du Christ se répéter dans l'histoire ecclésiastique ; c'est là une des gloires de l'Eglise comme c'est son soutien dans ses heures d'épreuves.

Mais je crois être dans le vrai en disant qu'il n'est pas de Pape qui ait reproduit Notre-Seigneur plus fidèlement et aussi en entier que notre illustre Pontife glorieusement régnant.

Oui, Jésus-Christ et Pie IX, le temps et les circonstances les ont unis, soudés l'un à l'autre d'une manière étonnante ; l'histoire le dira.

L'histoire dira qu'entre Pie IX et l'Homme-Dieu il y a une similitude, une ressemblance frappantes

Son avènement au souverain pontificat fut salué par les acclamations unanimes du monde chrétien ; le peuple, les pauvres de Rome surtout, qui connaissaient la bonté de son cœur, étaient dans la jubilation ; les princes et les rois le comblaient de dons.

Ainsi, autrefois, à la crèche de Bethléem, avaient chanté les bergers d'Israël, étaient venus les Mages apporter leurs présents.

Ces clameurs de joie duraient encore, lorsqu'on entendit la voix de la révolution gronder ; le sang coula sur les degrés mêmes des palais pontificaux, et Pie IX est forcé de s'expatrier.

La révolution, c'est l'Hérode du jour.

Le sang des Rossi et autres, c'est le Massacre des Innocents.

L'exil de Gaète, c'est la fuite en Egypte.

Le long calme qui suivit l'exil de Pie IX, ces années presque obscures, mais laborieuses que le Pape consacre à préparer les grands actes et les grandes réformes qui ont signalé son Pontificat, ce sont les années de la vie cachée du Sauveur à Nazareth se préparant à sa prédication.

Vient le temps de la prédication ; comme son divin Maître Pie proclame des dogmes ; comme son divin Maître il fait la guerre aux grands ennemis de l'humanité, il réagit contre les grandes plaies du genre humain, par ses encycliques, par ses cononisations de saints etc.

Comme son divin maître, il donne aux sociétés malades un nouvel évangile ; son syllabus n'est-il pas un évangile social ?

Les heures du Jardin des oliviers et du Calvaire ont terminé la vie publique de Jésus ; les jours de douleurs et d'angoisse se sont aussi levés sur son vicaire.

Ah ! vous étiez là, à Rome, lorsqu'on voulut garotter notre Maître à tous ; comme Pierre vous auriez voulu tirer l'épée pour empêcher le Juste de tomber entre les mains des impies ; mais toujours ressemblant à son divin modèle, Pie vous a ordonné de remettre l'épée dans le fourreau, puis il vous a fallu quitter Rome et abandonner votre Maître à la discrétion des Pilate, des Hérodes et des soldats juifs du jour.

Avant de nous séparer de Pie IX, nous l'avons vu dans son

agonie suprême, nous l'avons vu lever la main pour nous bénir, puis s'affaïsser dans la défaillance.

Messieurs, je vous le demande maintenant, ne sommes nous pas plus qu'autorisés à espérer que la grande épopée de Pie IX aura le même couronnement que celle de notre Seigneur ?

Il ne manque plus qu'un trait, c'est celui du triomphe, de la résurrection ; eh bien, il viendra ce dernier trait de ressemblance, nous devons l'espérer, j'ai presque envie de dire que nous devons le croire.

Les disciples de J.-C. étant allés au tombeau pour s'assurer de la résurrection de leur divin maître, y trouvèrent un ange vêtu de blanc qui leur dit : *Resurrexit*. Messieurs, ne vous semble-t-il pas entrevoir l'aurore de la Pâques de Pie IX ? ne vous semble-t-il pas voir l'ange de la résurrection s'avancer ? ne vous semble-t-il pas entendre déjà, des degrés du Vatican, tombeau actuel de notre Pape, un homme couvert du manteau fleurdelisé et ombragé d'un drapeau blanc, nous dire : Pie IX est libre ! Pie IX est ressuscité ! !

C'est avec l'espoir dans le cœur de ce joyeux *alleluia*, que je vous propose l'acclamation d'usage dans ces circonstances, en souvenir de Pie IX.

RÉPONSE A LA SANTÉ DU RÉGIMENT DES ZOUAVES PONTIFICAUX PAR MR. NAP. RENAUD V.-PRÉS.

Mr. le président, Messieurs les Membres Honoraires

Mes chers Camarades.

Depuis notre retour de Rome nous avons reçu de nos compatriotes tant de marques d'estime que nous en sommes vraiment confus. Qu'avons-nous donc fait pour mériter cet honneur ? parce que, plus heureux qu'eux nous avons pu traverser les mers pour défendre le St. Siège, parce que pendant trois ans nous avons fait envie à tout un peuple et représenté à Rome le Canada catholique, sommes-nous dignes de tout ce qui a été fait pour nous ?

Non, ce n'est pas à nous que s'adressent ces démonstrations ; cet enthousiasme à un but plus élevé. Il y a là plus qu'un simple acte d'approbation, il y a la reconnaissance d'un principe par une nation. Il y a là un cri de la Nouvelle France à Pie IX : « Père, lui dit cette France du Nouveau Monde, vos enfants d'au-delà des mers reconnaissent votre droit à gouverner le domaine de l'Eglise ; ils protestent contre la sacrilège usurpation qui vous a dépouillé de vos États et se regardent comme heureux de ce qu'un peu de leur sang a été versé pour votre défense avec celui de l'élite de la jeunesse catholiques. Derrière les cinq cents Canadiens qui ont servi sous vos étendards il y en avait des milliers prêts à remplir les vides que feraient les boulets dans leurs rangs : »

Nous ne sommes donc, Messieurs, que l'intermédiaire entre le chef de l'Eglise et notre pays. Ces hommages dont nous sommes si fiers ne s'arrêtent à nous qu'un passant. Cependant quelque soit la portée des louanges qui viennent d'être adressées à nous soldats du Pape, par un des chefs de notre jeune armée Canadienne, par un de ceux qui ont le plus encouragé l'œuvre des Zouaves Pontificaux, (le Col. D'orsonnens) nous ne vous en remercions pas moins au nom de tous nos camarades du régiment.

Quant ma pensée me reporte vers la formation et l'existence de cette petite troupe qui pendant dix ans a eu la gloire d'être le corps d'élite dans l'armée du St. Siège, il me semble que nous avions bien raison d'être fiers de lui appartenir.

Depuis plus de dix ans que Pie IX, ramené triompha-

lement à Rome par l'armée Française, régnait paternellement sur les Etats de l'Eglise. La révolution, qui pendant cette période s'était tenue dans l'ombre par la crainte de la France et de son chef dont le règne s'était inauguré sous d'heureux auspices, relevait peu à peu la tête. Napoléon III ne tenait pas ce qu'il avait promis. Son attitude semblait donner champ libre aux ennemis de l'Eglise. A l'appel de Pie IX, les nations catholiques de l'Europe s'étaient émuës. La France, la Belgique, la Hollande, la catholique Irlande avaient fourni leur contingent. Armés à la hâte, ces jeunes soldats avaient été envoyés au-devant de l'ennemi. Ils le rencontrent à Castelfidardo, et cette poignée de braves sous le commandement de Lamoricière ne craint pas d'attaquer les hordes du roi du Piémont. Le nombre l'emporte, mais les Pontificaux, s'ils ne peuvent vaincre, sauront du moins mourir en martyrs. Le soir de ce jour, au lieu de la joie du triomphe, il devait y avoir de la honte au fond de l'âme de l'infâme Cialdini.

Depuis, soit qu'ils affrontent de nouveau, à Mentana, les bandes Garibaldiennes, soit qu'à Albano, ils luttent contre le choléra avec les sœurs de Charité, les Zouaves se montrent toujours dignes de leur mission. Pouvions-nous rester en arrière de si nobles exemples, pouvions-nous ne pas tenter d'imiter ces héros ? Aussi messieurs, ce fut pour nous un bien doux devoir de travailler à nous rendre dignes d'être les représentants à Rome de nos compatriotes. Puis, après notre retour, n'avons-nous pas tressailli d'orgueil en voyant l'un des nôtres tomber glorieusement au service de la légitimité en Espagne, et prouver par sa mort que partout et toujours le Zouave Pontifical sera le soldat de l'ordre et de la légitimité. D'ailleurs, cet esprit d'attachement à l'Eglise fût la gloire du Canada ; n'avons-nous pas commencé à l'acquiescer sur les genoux de notre mère et continué à le respirer dans notre atmosphère nationale. Cet esprit existe ici partout, dans tous les ordres, dans tous les rangs ; il existe dans notre évêché, admirable au monde entier ; il existe dans notre clergé qui nous a fourni de si bons aumôniers ; il existait dans le Comité qui a tant fait pour organiser l'Œuvre des zouaves, il existe dans tous nos membres honoraires, dans tous ces francs catholiques qui se comptent par milliers dans notre pays ; il devait donc exister aussi en nous.

Par conséquent, il est tout naturel que nous ayons tenté d'écrire cette page de l'histoire qui, je l'espère n'est pas encore terminée et que plus tard l'on appellera peut-être : « Gesta Dei per Canadianes » « Les Œuvres de Dieu accomplies par les Canadiens.

AU PINCIO, LE 20 SEPTEMBRE 1870.

(Suite.)

Tout à l'heure notre tour viendra, et nous saurons nous montrer dignes de vous ! Et chaque tirailleur caressait avec amour son beau *Remington*, et les cartouches se serraient avec soin dans la ceinture pour être plus à portée de la main.

Soudain, la section du sous-lieutenant Ménétrier ouvre le feu ; tous les yeux se portent aussitôt vers le point de la villa Borghese que sa fusillade balaye, et on aperçoit un bataillon de *bersaglieri* se dirigeant vers nous au pas de course. — « Commencez le feu ! » commande le lieutenant Brandois. Cent coups de fusil répondent à ce commandement si impatientement attendu. On recharge, on vise avec soin par le petit créneau, et *pan !* Quelle animation dans tous les regards ! quelle joie sur tous les visages !

Officiers et sous-officiers n'avaient qu'à modérer l'élan de ces braves jeunes hommes. Le revolver à la main, les lieutenants couraient le long de la ligne de tirailleurs : « Ne tirez pas si vite ! visez bien ! ne perdez pas vos munitions ! » criaient-ils. Et l'on épaulait de nouveau, on visait un chapeau à plumes, et *pan !* A gauche, à droite, *pan, pan, pan !* Quelle fête !...

Le bataillon ennemi se déploie en tirailleurs sous notre feu, et bientôt chaque arbre de la villa abrite un de ses hommes. Le feu commence de leur côté. Leurs balles, passant au-dessus de nos têtes, viennent cribler les arbres de Pincio. Elles tombent comme la grêle et déjà les allées sont jonchées de branches cassées par leurs projectiles. — Oh ! les maladroits ! disent nos tireurs novices. — Tous les *bersaglieri* n'étaient pas si maladroits néanmoins, car bien des balles venaient trouver les sacs à terre au niveau de nos têtes, et de temps en temps, quant un tirailleur voulait viser, un projectile passait en sifflant par son créneau et lui frisait l'oreille. Le jeune Sauvé, de notre dernier détachement, venait d'être atteint à la tête par l'un d'eux. Heureusement, sa blessure n'était pas grave. Rien ne ralentissait l'élan de nos jeunes Zouzous.

Le feu des ennemis était ouvert contre nous sur toute la ligne ; mais on s'aperçut bientôt qu'il était bien plus nourri et mieux dirigé au centre, où était située l'orangerie dont il a été parlé. Là, sans doute, étaient embusquées quelques compagnies pour appuyer l'artillerie. L'ennemi, en cet endroit, était tout aussi bien protégé par ses ouvrages de terre et les murailles de l'édifice que nous l'étions par nos sacs à terre. Le combat pouvait s'éterniser ainsi, sans autre résultat que d'épuiser nos munitions.

— « Il nous faut les déloger de là, dit le lieutenant Brandois au maréchal-des-logis ; démolissez cette baraque. — Quelques minutes plus tard, une vieille pièce en fonte, qui se trouvait au centre de notre ligne, était chargée d'un obus et le maréchal la pointait minutieusement ; cela fait, il commanda : « *Fuoco !* » Une détonation vibrante retentit à nos oreilles, et tous les yeux se dirigèrent vers l'orangerie pour y juger de l'effet de ce premier coup. Un trou percé au beau milieu de la muraille attestait la justesse du coup-d'œil de notre pointeur. Mais déjà la pièce était rechargée et remise en batterie. Le second coup fit voler en éclats toute une grande fenêtre de la serre : quel ravage les projectiles exerçaient-ils au dedans ? nous ne pouvions en juger par nos yeux ; mais le ralentissement de la fusillade qui nous venait de ce point nous disait assez que les visites de nos obus éclaircissaient les rangs des tirailleurs.

Notre second coup de canon était à peine tiré que les artilleurs ennemis, prompts à la riposte, nous rendaient nos politesses. Presque en même temps, des deux côtés de l'orangerie, brilla un éclair. Le sol trembla légèrement sous nos pas les deux projectiles avaient frappé la colline. Une minute plus tard, un obus passait en sifflant au-dessus de nos têtes : les artilleurs piémontais rectifiaient leur tir. Les nôtres ne perdaient pas plus leur temps que leurs adversaires. Pour la troisième fois retentit le commandement : *fuoco !* Cette fois, une détonation épouvantable y répondit, et les canonniers disparurent soudain dans un nuage de fumée. Lorsqu'il fut un peu dissipé, on put apercevoir la pièce brisée en deux morceaux et les artilleurs étourdis ou rendant le sang par les yeux, le nez et les oreilles. Seul le maréchal-des-logis était resté debout, mais, pendant quelques minutes, inconscient de ce qui venait de se passer.

On courut à eux ; les artilleurs furent conduits au pavillon des sédentaires ; mais le brave sous-officier ne voulut point quitter la

place. Il fut bientôt complètement revenu de son étourdissement et il se dirigea vers une autre pièce pour continuer le feu ; mais ses hommes, moins jeunes et moins forts que lui, n'avaient pu supporter aussi aisément cette terrible commotion et ils avaient disparu.

Le lieutenant Brondois ne le laissa pas longtemps dans cette pénible situation. — « Vous cherchez des artilleurs, maréchal, lui dit-il, nous allons vous en trouver. — Et ce disant, il appela quelques-uns de ses sous-officiers et des anciens soldats du peloton, et il eut bientôt fait de désigner à chacun son rôle. Il se réserva à lui-même celui d'introduire dans la pièce la charge, la bourre et le projectile. Le service de l'écouvillon échut au sergent major. Un jeune Alsacien, nommé Clandot, devait exécuter le feu au commandement du maréchal qui restait notre pointeur. Les autres entouraient la pièce pour la remettre en batterie. Tout cela fut organisé en un clin-d'œil, grâce aux leçons sommaires d'artillerie que nous avions reçues les jours précédents.

Notre nouvelle pièce était un obusier rayé du calibre 12, toute neuve encore. Quoique servie par des artilleurs improvisés, elle se mit bientôt à faire de la belle besogne et à sermonner nos piémontais avec tant de vigueur qu'ils reconnurent bientôt la nécessité de lui couper la parole. Quelques-uns de leurs projectiles avaient déjà troué le parapet à nos côtés et étaient allés éclater un peu plus loin, dans les jardins. Ce parapet, épais de 4 à 5 pieds au plus, comme nous l'avons déjà dit, n'offrait aucune résistance sérieuse à l'artillerie ennemie, et leurs boulets passaient à travers cette muraille aussi facilement qu'une pierre lancée à la main traverse une vitre ou un écran de papier.

Tout-à-coup, au moment même où nous venions de faire feu et comme nous étions encore entourés de fumée, un projectile perce la muraille juste au milieu de nous, sans toutefois toucher personne, et va frapper l'essieu de notre pièce qui s'affaisse sur un côté. — « Celle-ci ne peut plus nous servir, dit tranquillement le maréchal ; allons à l'autre pièce. — En un clin-d'œil, chacun de nous fut à son poste autour d'un autre obusier le caisson roulé derrière nous et nous recommençâmes le feu avec plus d'animation que jamais. Pendant tout ce temps, nos jeunes soldats ne perdaient pas leur temps à regarder la manœuvre du canon, et, d'un bout à l'autre de la ligne des tirailleurs, le feu continuait toujours aussi nourri et aussi meurtrier. Le lieutenant Niel, voyant notre commandant de compagnie devenu canonnier, se multipliait, faisait face à tout et avait pris de fait la direction des tirailleurs. Le revolver à la main, on pouvait le voir courir sans relâche d'un point à un autre, empressé, vigilant, mais toujours plein de calme et de sang-froid. Uniquement préoccupé de la sécurité de ses soldats, il oubliait de se mettre lui-même à l'abri des projectiles ennemis. Afin de pouvoir plus rapidement se transporter aux endroits où sa présence devenait nécessaire, il ne s'astreignait point à passer le long du fossé creusé au bord du parapet de manière à protéger les tirailleurs par la muraille surmontée des sacs à terre, mais il passait le long de la grande allée, baissant simplement la tête pour éviter les milliers de balles qui traversaient l'air à quelques pieds de lui pour aller frapper les arbres du Pincio. Tout en admirant ce trait d'audace si simplement exécuté, on ne pouvait sans frémir le voir dans une situation si périlleuse, et plus d'un sous-officier se permit de lui orier : « Mais, mon lieutenant, vous allez vous faire tuer, là ! » Cependant le brave officier continuait sa course sans écouter, insouciant du danger et tout entier à son devoir.

Après avoir réduit au silence nos deux premières pièces,

les piémontais s'efforçaient maintenant d'éteindre aussi le peu de notre nouvel obusier. Leurs coups de canon se succédaient plus rapides et plus précis ; un obus, deux obus vinrent coup sur coup percer le parapet à nos côtés et passèrent au milieu de nous, heureusement sans toucher personne.

Tout à coup le sergent major et les servants qui l'entouraient roulèrent dans la poussière sous une avalanche de sacs à terre et de débris de muraille.

Le sous-officier se releva bientôt, tout étourdi de sa chute, la figure pleine de poussière, et noircie au contact de l'écouvillon qui l'avait fidèlement accompagné dans sa pirouette. Instinctivement, il se tuta sur toutes les coutures, bien persuadé qu'il avait dû laisser quelques parties de son individu dans la cabriole fantastique qu'il venait d'exécuter si involontairement.

A son grand étonnement, et nous pensons pouvoir ajouter, à son grand contentement, il constata bientôt que rien ne lui manquait. Pas le plus petit bout de jambe ou de bras ne lui faisait défaut, et sa tête paraissait toujours aussi solidement plantée sur ses épaules. La satisfaction qu'il ressentit de ce résultat de son examen, contribua beaucoup à dissiper son étourdissement et lui permit de jeter les yeux autour de lui pour s'occuper un peu des autres.

Il vit d'abord se relever auprès de lui, tout aussi étonnés, mais non, moins saufs, les servants de la pièce qui, comme lui avaient été terrassés par la masse de terre qu'un dernier projectile ennemi avait fait crouler sur eux. Cependant des gémissements plaintifs frappèrent soudain son oreille, et le firent se retourner vivement.

Quel douloureux spectacle s'offrit alors à sa vue ! Le vieux lieutenant Niel assis ou accroupi sur une large pierre arrachée du parapet, tenait de ses deux mains sa jambe toute dégoutante de sang. Sa grande botte d'officier était littéralement en lambeaux et de chaque déchirure s'échappait un filet de sang qui allait abreuver la terre. Une paleur mortelle avait envahi ses traits ; mais son regard comme son attitude restait ferme. Il avait les yeux tournés vers le jardin du Pincio et n'avait aux lèvres que ces mots prononcés avec l'accent de la plus grande douleur : « Oh ! mon pauvre Brondois ! »

Que pouvait signifier cette exclamation arrachée à la compassion plutôt qu'à la douleur ? Le sous-officier n'attacha d'abord aucune signification à ces paroles et en conclut seulement que l'excès de la souffrance, occasionnait déjà chez le pauvre Lieutenant une espèce de délire ; mais en suivant des yeux la direction indiquée par le regard de M. Niel, il aperçut dans les massifs du jardin, le commandant de la Compagnie étendu par terre, les vêtements déchirés et autour de lui des soldats empressés à le soutenir et à lui aider de leur mieux. Plus loin, on voyait accourir à lui des ambulanciers avec un brancard.

Ainsi donc, plus de doute ; un même abus ou éclatant avait fait deux victimes et c'étaient nos deux officiers ! ainsi donc, les paroles de M. Niel n'avaient qu'une trop réelle signification et ce brave officier oubliant sa propre blessure, s'apitoyait sur le sort de son digne frère d'armes.

Tant de bonté, tant d'abnégation, jointes à un si grand courage firent venir des larmes aux yeux du sergent-major. Il s'approcha du lieutenant et sans pouvoir prononcer un mot, il lui prit la main ; mais le brave soldat n'entendait pas qu'on fit de la sensiblerie à son sujet.

— « Ne vous occupez pas de moi, s'écria-t-il, allez à la brèche ! Tout le monde à la brèche ! Parez à l'assaut ! »

Ce qu'il entendait par la brèche, était un grand éboulement qui s'était produit juste à l'encoignure du Pincio et que l'on n'avait pas eu le temps de réparer avant l'ouverture des hostilités. On avait dû se contenter de fortifier cet endroit par un bastion de terre assez épais et on y maintenait constamment une force suffisante pour s'opposer aux premiers assaillants, car ce point était en effet, de toute notre ligne de murailles, celui qui offrait le plus de facilités à l'escalade.

Devant les ordres précis du lieutenant, il n'y avait pas à hésiter ; le Sgt. Major restait désormais le premier gradé de la force du Pincio et la responsabilité lui incombait tout entière.

Il s'élança donc vers la brèche ; mais chemin faisant, il dépêcha deux hommes, l'un à la Porte du Peuple afin d'y appeler des brancardiers pour le transport de M. Niel, l'autre à la Villa Médicis pour informer M. le Commandant de Lambilly de la situation et demander du renfort.

Le caporal Mécelle se chargea de cette dernière mission, périlleuse s'il en fût ; car il ne s'agissait de rien moins, pour la remplir, que de traverser deux fois un grand espace incessamment labouré par les balles ennemies.

En attendant le renfort demandé, le commandant de Cie improvisé rappela au point le plus menacé les tirailleurs de la partie est, qui seuls étaient restés inactifs jusqu'alors, aucune attaque n'étant dirigée du côté de l'avenue de la Villa Borghese et de la porte du peuple.

De concert avec les autres sous-officiers, il examina scrupuleusement la brèche et la position de l'ennemi. Tous jugèrent que l'escalade était trop dangereuse et trop difficile pour que nos braves piémontais essayassent de ce moyen de pénétrer dans la place. D'ailleurs le feu des 80 canons tenant toujours contre la Porte Pia, disait assez que c'était là qu'ils concentraient tous leurs efforts et que la brèche qu'ils s'y ouvraient ainsi à grand renfort d'artillerie, leur serait bien plus accessible et bien plus praticable que celle que nos zouaves avaient à défendre au Pincio. Il fut donc résolu que la garde de ce point étant suffisamment augmentée, on continuerait le feu contre l'orangerie et les tirailleurs de la villa, pour tenir en échec les forces ennemies concentrées sur ce point. On se remit alors au canon, devenu muet depuis un instant par la perte de nos deux officiers. Ces deux vaillants soldats de Pie IX, comme nous l'apprîmes plus tard, avaient été transportés à l'ambulance provisoire des Sœurs. Réparatrices et c'est à notre brave et digne camarade H. Desjardins alors aide-major au Régiment, que les lecteurs du Bulletin devront de lire dans le cours de ce récit, les scènes émouvantes et sublimes qui se sont passées dans ce lieu de douleur, et dont notre jeune docteur a été le témoin oculaire. Pour nous, nous ne devons plus les revoir sur cette terre romaine qu'ils avaient abreuvée de leur sang généreux ; mais ils nous avaient laissé l'exemple du plus beau courage et nous ne devons pas nous montrer indignes de si vaillants chefs.

ECHOS DE ROME,

Le 12 Juillet, les élèves des divers collèges étrangers, ayant à leur tête les supérieurs et les chefs de chaque maison, ont eu l'honneur d'une audience particulière du Souverain-Pontife. Les principaux de ces collèges étaient le collège urbain de la Propagande, les collèges américain du Nord, Pie-Latin américain du Sud, Germanique-Hongrois, Anglais, Irlandais, Ecossais, Polonais, Grec, Belge, et enfin le séminaire Français.

De R. P. Freyd, supérieur du séminaire français, et consultant de la sacrée congrégation de la Propagande, se faisant l'interprète de tous les maîtres et les élèves, a lu à Sa Sainteté une fort belle Adresse, dans laquelle, après avoir exprimé au Pape la foi, la fidélité et l'amour sans bornes de ces jeunes ecclésiastiques pour son auguste personne, il sollicita une bénédiction spéciale pour tous ces jeunes prêtres, accourus de tous les points de l'univers afin de venir puiser, à la source infaillible du siège de Pierre, cette science et cette foi qu'ils doivent ensuite répandre avec les lumières de l'Evangile dans toutes les contrées du monde.

Le Saint-Père, montrant toute sa satisfaction des sentiments qu'on venait de lui exprimer, s'est levé debout sur son trône et a prononcé le remarquable discours que voici :

« C'est avec beaucoup de vérité que le Père recteur du collège Saint-Claire vient, au nom de vous tous, d'exposer la position sociale et le véritable état de la religion catholique. Il a dit, entre autre choses, que les ennemis qui assaillent l'Eglise sont nombreux, qu'ils voudraient la détruire, et que, pour arriver à cette destruction, ils se servent de moyens divers, employant tantôt la violence ouverte, tantôt les pièges cachés ou l'hypocrisie, tout étant bon aux ennemis de Dieu, pourvu qu'ils arrivent à leurs fins. Mais ils n'y parviendront jamais. Nous avons, pour ranimer sans cesse notre foi, ces divines paroles du Sauveur : *Portas inferi non prevalebunt.*

« Il y a aussi d'autres paroles de Jésus-Christ qui vous sont plus particulièrement adressées à vous, jeunes encore, et destinés par Dieu à répandre la vérité dans les diverses parties de l'univers ; ces paroles sont celles que nous lisons ce matin même dans l'Evangile : *Attendite a falsis prophetis.*

« Il y en a beaucoup, mes chers enfants, oui, il y en a beaucoup de ces faux prophètes. *Attendite*, gardez vous de tous ceux qui n'entrent pas par la porte dans le sanctuaire. *Attendite*, gardez-vous de tous ceux qui, selon le prince des Apôtres, sont maîtres du mensonge. *Attendite*, gardez-vous, gardez-vous, de tous ceux qui, pleins d'eux-mêmes, sont, dit l'Apôtre, transportés d'un orgueil démesuré. L'orgueil n'a qu'un pied et peu choir aisément, comme l'ont montré tant de superbes qui sont si misérablement et si horriblement tombés. Gardez-vous, *attendite*, de ces derniers surtout, parce que ce sont des impies ; aussi l'apôtre saint Jude Thadée les caractérise-t-il par une série d'épithètes dont la seule lecture donne le frisson et l'horreur.

« Et pourtant tous ces gens sont ceux qui aujourd'hui enseignent dans les chaires. De disciples de vérité ils sont devenus maîtres de l'erreur et du mensonge. Gardez-vous bien d'eux ; *attendite*. C'est contre eux que vous aurez à lutter ; il faut les combattre avec toutes les armes dont vous pourrez disposer : la science, une vie pure et sans tache, la patience, parce que Dieu vous envoie *sicut agnos inter lupos.*

« Parmi ceux que vous devez combattre dans leurs erreurs, chercher à éclairer et à ramener à la bergerie, moyennant la grâce divine, il y en a quelques uns qui sont sourds à tout avertissement, *maledictionis filii*, comme disait saint Pierre ; ceux-là sont des aveugles, aussi abandonnez-les à eux-mêmes : *Ubi non est auditus non effundas sermonem.*

« Il y en a d'autres qui sont trompés et pleins d'illusions. Pour ceux-là, il faut les appeler par tous les moyens que suggère une charitable industrie, et les amener, si cela est possible, aux pieds de notre divin Rédempteur. Il faut employer tous les moyens possibles. Toutefois, ces moyens ne sont pas toujours les mêmes

dans les mains de tous. Quelques-uns, doués d'un beau génie et d'une profonde érudition, peuvent se mesurer avec les géants de l'incrédulité. Les autres, à qui Dieu a concédé de moindres dons, contribueront aussi au triomphe de la vérité en faisant valoir le talent qu'ils ont reçu du Seigneur.

« Voyez David. Il avait tant de confiance de pouvoir tuer le superbe Goliath, qu'il n'hésita pas un instant à se présenter devant Saül et à s'offrir pour combattre ce monstre gigantesque contre lequel, cependant, aucun Hébreu n'osait se mesurer. Saül fut d'abord rempli d'étonnement et d'incertitude ; mais le récit des entreprises du jeune berger et ses victoires sur les ours et sur les lions fit naître la confiance dans son âme ; toutefois, il ordonna que le jeune combattant fût revêtu de ses armes royales et de son casque, avec sa cuirasse et tout le reste de son armure. David fit ce que le roi voulut ; mais à peine avait-il sur le dos cette pesante armure qu'il essaya de marcher et ne put le faire qu'avec la plus grande peine. Il s'écria alors : *Non possum incidere, quia usum non habeo.*

« De là je conclus que tous ne sont pas aptes à combattre certains géants d'incrédulité, parce qu'ils n'ont pas une armure proportionnée ; mais s'ils ne peuvent pas les combattre directement, ils le peuvent toujours par la sainteté de leur vie, par l'instruction, par le soulagement des pauvres, et aussi, tout doucement de Dieu, par une fervente et amoureuse méditation de la passion de son divin Fils, qui, dans sa miséricorde, scrute les cœurs, les écoute et les exauce.

« David, embarrassé de la pesante armure royale, s'en dépouille et se contente de prendre cinq pierres luisantes ramassées près du lit du torrent. Il lance l'une d'elles avec sa fronde contre le géant, qui, frappé au front, tombe à terre et meurt. Ce spectacle remplit de confusion et d'effroi les Philistins, qui s'enfuient, et fait au contraire tressaillir de joie les Hébreux, qui entonnent des hymnes d'action de grâces au Dieu des victoires.

« Vous le savez, les cinq pierres sont le symbole des cinq plaies du divin Sauveur, qui sont un baume de vie pour tous ceux qui les adorent et les contemplant avec foi, amour et persévérance, et sont, au contraire, une source d'abandon et de malédiction pour tous ceux qui les méprisent et les blasphèment.

« Pour vous, mes chers enfants, approchez-vous souvent de ces plaies sacrées et surtout de celle qui laisse ouverte l'entrée jusqu'à son divin Cœur. C'est à cette mine de charité (*miniera di carita*) que, de nos jours, le monde catholique doit venir puiser. C'est là que, vous aussi, vous trouverez ce courage et cette ardeur qui doivent toujours vous accompagner pour combattre les batailles du Seigneur. Animés du souffle de Dieu, vous commencerez tout d'abord par convier tout le monde à la pénitence : *Scindite corda vestra*, direz-vous aux âmes qui vous seront confiées par les premiers pasteurs : *Penitentiam agite*, faites pénitence, afin de devenir, vous aussi, dignes des miséricordes divines. Mais ne dites jamais, non jamais, qu'il est besoin de s'accommoder aux circonstances présentes ; comme aussi ne vous laissez jamais de repousser toutes les attaques des ennemis de Dieu, et ne croyez pas que l'état violent des choses actuelles doive durer toujours. A ceux qui pourraient avoir une pareille pensée, je leur donnerai pour réponse celle qu'une femme donnait, dans de si mémorables paroles, aux prêtres et aux chefs de Béthulie : *Et qui estis vos, qui tentatis Dominum ?* etc.

« Quant à vous, mes chers enfants, je conclus comme j'ai commencé, en vous disant : *Attendite a falsis prophetis*. Soyez bien convaincus que tous les hommes d'église qui s'abandonnent au

sens réprouvé sont poussés par l'orgueil, l'amour du gain ou par une autre passion plus basse encore.

« Je terminerai par un fait. Il y a vingt-six ans de cela, un ecclésiastique, mort déjà plusieurs années, et qui avait mis en oubli, lui aussi, la sainteté de son caractère et de sa vocation, se présenta à moi. Malheureusement pour lui, il s'était lancé dans la Révolution et s'était donné beaucoup de mouvement pour arriver, lui aussi, aux charges de l'Etat. Durant la conversation, il vint à parler de l'état ecclésiastique, et n'eut pas honte de me proposer d'enlever au clergé la pierre précieuse (gemma) qui fait son plus bel ornement et le rend si vénérable au peuple.

« Que la chute des autres soit pour vous un motif de crainte, afin de vous maintenir toujours fidèles au Seigneur, car l'ennemi commun rôde aussi autour de vous : *Circuit quærens quem devoret*. Enfin, *attendite a falsis prophetis* ; et pour vous bien défendre de ceux-ci, augmentez votre confiance dans le Seigneur, afin que, par la protection de la sainte Vierge Marie, il vous protège et vous défende durant votre vie et à votre mort.

« Que ces quelques paroles soient pour vous un doux souvenir, et en même temps un stimulant pour vous consacrer à l'Eglise, à laquelle je voudrais pouvoir donner beaucoup de bons ministres, parce que la moisson est grande. Remettons-nous, après tout, entre les mains de Dieu, parce que *nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.* »

« *Benedictio Dei, etc.* »

Pianciani, le trop fameux syndic de Rome, le *Rabagas* italien, s'est démis de sa charge, emportant avec lui, pour tous lauriers, la haine d'un grand nombre et le mépris de tous.

Pianciani, durant son administration, n'a prouvé que deux choses, qu'il était un sectaire enragé et qu'il était un grand incapable.

On ne s'attendait pas à un aussi prompt et à un aussi héroïque sacrifice de sa part. Aussi lorsqu'il annonça, le 15 juillet, sa résolution au conseil municipal, la surprise fut-elle générale. Toutefois, il n'y eut aucune manifestation de joie et de regret, et cette nouvelle fut accueillie par un silence universel et glacial de la part de tout le conseil. C'était fort significatif et très peu flatteur pour le pauvre syndic. Pas une parole de regret, de politesse ou de condoléance !

La presse qui n'est pas tenue à tant de réserve, est à peu près unanime à témoigner la satisfaction de la résolution de l'ex-syndic ; elle est loin de répandre sur sa tombe des fleurs et des couronnes. Assurément, dit l'*Opinione*, M. Pianciani ne saurait se vanter de laisser les affaires municipales dans une meilleure situation que celle où il les a prises. Quelle est, en effet, la question qu'il a résolue ? Aucune, absolument aucune. L'emprunt contracté est entièrement épuisé ; les caisses municipales sont à peu près vides ; la question du Tibre est écartée momentanément ; les maisons à bon marché sont toujours à construire ; la solution de la deuxième et troisième zone de l'Esquilin toujours attendue ; le crédit de la ville fort peu en faveur ; l'action municipale fort lente ; les bureaux les plus importants en désordre et ayant besoin d'une réorganisation complète ; le marché central et les marchés des divers quartiers à étudier, à voter et à construire, etc., etc.

Le tableau n'est pas flatteur, comme on voit, et il est tracé de la main des amis du Gouvernement. C'est l'aveu, on en conviendra, le plus complet de l'impuissance et de l'incapacité des hommes nouveaux. Et cependant quelle amère critique n'a-

vaient-ils pas faite de leurs devanciers et de l'administration pontificale ! Les faits sont venus démontrer toute l'injustice de ces réoriminations et rendre un éclatant témoignage à la vérité.

Un autre journal, également gouvernemental, ne craint pas de dire que depuis un an l'administration, au Capitole, a opéré en aveugle, sans la moindre attente entre le syndic et les assessseurs, sans aucun contrôle exact ou sérieux sur tout ce qui se faisait. En un mot, *c'est le chaos qui règne au Capitole*, è il caos che regna al Campidoglio.

On ne sera pas étonné, après un aussi complet et aussi humiliant aveu de la part des amis mêmes du Gouvernement, si l'on trouve de grandes difficultés à reformer la junta municipale. Personne ne se sent tenté d'assumer la responsabilité des fautes et des bévues de la précédente administration. On a procédé, toutefois, à la nomination de cette junta, qui est la commission exécutive du conseil municipal, mais la plupart de ceux qui ont obtenu les suffrages de leurs collègues répugnent et hésitent à se charger d'une mission aussi lourde. On voudrait que l'on procédât tout d'abord à un apurement des comptes de la précédente administration, car la voix publique signale des erreurs et des irrégularités étranges.

L'opinion de personnes fort graves est, que si l'on veut éviter à l'administration municipale une catastrophe à peu près certaine il importe de couper court et résolument avec tous les errements du passé, de dissoudre le conseil municipal, désormais peu susceptible de graves résolutions, et de nommer une commission administrative de gens capables et spéciaux afin de débrouiller le chaos dans lequel on se trouve, et de donner aux affaires de la cité une impulsion régulière et normale.

Cette idée sourit à plusieurs ; mais elle est blessante pour l'amour-propre du plus grand nombre. Déclarer publiquement que nos libéraux se sont montrés incapables de gérer la chose publique, eux qui ont si amèrement critiqué l'administration pontificale, et tant de fois proclamé qu'ils avaient la tête et les mains pleines d'idées fécondes et de projets merveilleux, c'est là une chose humiliante à laquelle on ne se résout qu'à la dernière extrémité.

Il faudra pourtant bien en arriver là ; car il devient tout à fait nécessaire de réorganiser les choses municipales et de donner une impulsion nouvelle à l'administration. Tout le monde convient que depuis quatre ans, rien de sérieux n'a été fait, qu'aucun grand projet n'a été exécuté, et qu'il est temps de sortir de la fausse situation où l'on se trouve, sous peine de tomber sous la dérision et le mépris du public.

On va donc tenter de grands efforts afin de se relever du discrédit où l'on est tombé ; mais il est bien à croire qu'on n'y réussira pas. Ce sera la municipalité des *buzzurri* qui justifiera et vengera la municipalité pontificale !

Souvenir Humouristique de la vie de Régiment.

Quel est celui, parmi les zouaves Canadiens qui n'a pas entendu résonner le nom de Mariuccia Très-poulets ? surtout dans les salles de notre cercle de *l'arco della ciam-bella*, ce nom a été souvent prononcé. Mais Mariuccia ; qu'est-ce Mariuccia ? qu'a-t-elle eu à faire avec les zouaves ? qu'elle est son histoire ?... A-t-elle 18 ans, en a-t-elle 60 ? il en est peu qui le savent, je pense.

Eh bien, chers camarades des temps heureux de Rome,

venillez faire une petite excursion avec moi, par la *Piazza S. Carlo a catinari*, et vous allez connaître ce personnage sur le lequel on a pu penser mille choses ; vous allez voir que cette pauvre Mariuccia est bien innocente, et que son nom peut être prononcé en bonne compagnie.

Vous vous rappelez sans doute des scribes de Rome ? je ne veux pas parler de ces vieux Docteurs de la loi juive, jaloux du Divin maître, mais de ces écrivains publics, qui s'établissaient en plein vent, sur les places de la ville des Papes. Vous vous rappelez du vieillard au dos courbé installé à la *piazza del paradizo* ? de cet autre qui avait fixé son bureau, à l'ombre d'un parapluie non pas de famille mais de colonie, sur la *piazza S. Carlo a Catinari* ?

Quels types ! quelles binettes ! Installés devant une chétive petite table, la plume à l'oreille, la lunette sur le nez, la sagesse le Socrate sur la figure, ils attendaient du matin au soir la clientèle.

Avez-vous une lettre sur n'importe quel sujet à faire écrire ; lettre de condoléance, lettre de compliments, lettre de faire-part, lettre d'affaire, lettre d'annonce ? n'importe ; approchez, pour deux baiques vous aurez ce que vous désirez.

Ce n'est pas qu'ils sont des savants, ces scribes ; de la littérature, ils n'en savent pas l'existence ; de grammaire et d'orthographe, à peine savent ils les noms ; l'art épistolaire, ils l'ignorent tout autant que la théorie militaire ; et cependant leur vocation prétendent-ils, est d'écrire des lettres ; ils en écrivent à la journée.

Donc un jour, ah c'était un beau jour, jour de paye ! Charles V.. Emery C.. Wilfrid M... et moi étions à cheminer, à nous balader, en terme de piou-piou, par les voies de Rome, examinant ci et là quelques uns des mille monuments qui s'y rencontrent à chaque pas, lorsque, caressant les quelques sous qui me restaient en poche, de ma soldé du matin, je me trouvai surpris par une idée lumineuse ; en bon camarade je fis part de la brillante pensée qui venait de me traverser la tête.

— « Un soldat n'est pas un chien, leur dis-je, encore moins le zouzou du St. Père que les autres ; profitons du moment où quelques gros sous ornent notre gousset, pour nous amuser un peu. »

— « Est ce du Vellétri ou du Marino, que nous dégusterons, » répliqua Charles, qui ne crachait pas plus dans l'un que dans l'autre.

— « Ce n'est pas cela que j'ai en vue, pour le quart d'heure ; vous voyez dis-je à mes compagnons, cet écrivain sous sa large ombrelle ? eh bien, si vous êtes de mon avis, nous irons lui demander de nous écrire une lettre ; je voudrais voir ce que ça dit, dans ce pays ci, les lettres. »

Ma motion fut acceptée à l'unanimité, et tous quatre nous nous dirigeons vers le scribe. Une jeune paysane au costume d'Albano quittait la table, tenant dans sa main la lettre qu'elle venait de faire écrire ; le moment était donc favorable, l'écrivain était désœuvré.

Je l'approche en portant la main au képi, tout aussi respectueusement que si j'eusse abordé mon Colonel, et je l'apostrophe du titre de *Signor dottissimo* ; il répond à mon salut en m'appelant *Signor Sergente*.

Sur le ton le plus gracieux nous entrons en conversation ; m'excusant sur la difficulté avec laquelle je parlais l'italien, j'eus le plaisir de m'entendre dire que je parlais la langue du Tasse comme le grand poète lui-même.

—« Donc maître, je vous prie de m'écrire une lettre. »

Sur ce il me prie ainsi que mon ami Wilfrid de nous assoir ; (Charles et Emery s'étaient retirés à l'écart pour rire mieux à leur aise), puis s'étant armé de sa plume, ayant agité son écritoire, inspecté son sablier, fixé bien sa feuille de papier, s'étant mouché et ayant reniflé une prise, il se mit en position d'écrire ; il était temps, nous n'en pouvions plus et nous étions sur le point de gâter l'affaire par un éclat de rire involontaire.

—« Vous ne savez donc pas écrire ? »

—« Non, maître, et je le regrette beaucoup. »

—« Vous êtes Français ? »

—« Pardon, maître, nous sommes Canadiens. »

Il ouvrit de grands yeux et un sourire de satisfaction effleura sa docte figure, car nous avions à Rome la réputation de Crésus et il espérait bonne aubaine.

—« A qui voulez-vous, écrire ? »

Je n'avais pas encore pensé à cela, mais ce n'était pas difficile à trouver ; à vingt ans on n'est pas embarrassé pour si peu.

—« A ma blonde ; » lui dis-je d'un air mystérieux et comme pour n'être pas entendu des badauds qui se pressaient autour de nous. Apparemment que le sujet se présentait assez souvent dans sa profession, car il ne sourcilla pas.

—« Ou demeure-t-elle ? »

—« A Monte-Fiascone. »

—« C'est une Italienne ? »

—« Oui. »

—« Son prénom ? »

—« Mariuccia. »

—« Cela suffit. »

Et il commença, en Italien, bien entendu : « Très-chère mariuccia, je mets la main à la plume pour te donner de mes nouvelles qui sont très-bonnes. » En lisant ces paroles, je me crus de retour dans les campagnes fleuries de mon beau Canada ; quand à Wilfrid, il était à moitié rendu sous la table sous le prétexte de chercher quelque chose qu'il n'avait pas perdu et profitait de la circonstance pour cacher au docte scribe le rire qu'il ne pouvait plus retenir. Ce début banal ne promettant pas assez je lui laissai achever la phrase sacramentale et je l'interrompis.

—« Dites donc maître, je suis très-intime avec la jeune fille ; écrivez-moi une lettre qui parle... vous comprenez... mettez du feu et ne ménagez pas les gros mots d'amour. »

Il me regarda pour voir si ma figure portait l'empreinte de mes sentiments et parut satisfait de son examen. Il se remit donc à l'œuvre et s'élança dans une idylle incandescente et tellement amoureuse que moi, qui lisais au fur et à mesure qu'il écrivait (bien que je fusse supposé ne pas savoir lire,) j'étais sous l'impression qu'il copiait de mémoire quelqu'une des messives embrasées que Don Quichotte adressait à la sérénissime Dulcinée du Toboso ; si c'était de son crû, il était, certes, digne d'entrer en lice avec Cervantes pour les produits de l'imagination. Bien que ces paroles passionnées fussent deux fois trop fortes pour exprimer mes sentiments même les plus tendres, je me donnai bien de garde de l'interrompre et en quelques minutes, il en eut noirci deux pages. Puis se retournant avec un grand soupir de satisfaction.

—« Voilà qui est fait, dit-il. »

Et se penchant à mon oreille.

—« Avez-vous quelque chose de particulier à lui communiquer. »

—« Mais sans doute. »

—« Dites le moi sans crainte. »

—« Dites-lui que je l'aime gros comme la coupole de St. Pierre. »

—« Oh je le lui ai déjà dit. Ecoutez, plutôt. »

Et il nous fit lecture des deux pages où il comparait ma Mariuccia à toutes les sommités du système planétaire, à la verdure, au beau temps, aux quatre saisons et à une multitude de fleurs, dont la Botanique ne m'avait jamais appris le nom, et aussi imaginaires, bien sur, que mes amours avec Mariuccia. Nous avions toutes les peines du monde à étouffer les éclats de rire qui nous montaient à la gorge, mais Emery et Charles s'en don-

naient à cœur joie dans leur coin. Quand il eut achevé sa lecture :

—« Rien autre chose ? demanda-t-il. »

—« Oh, oui, dites-lui que j'ai reçu une piastre du Canada, pour mes menus plaisirs et que je l'invite à venir se promener à Rome (12 lieues et par diligence,) je me charge des dépenses et frais de voyage ; nous irons ensemble à la cantine diPietro boire une demie-feuille de Rhum. Il releva la tête d'un air qui voulait dire : « Ces étrangers ont de singulières manières d'amuser les demoiselles. »

Emery et Charles qui s'étaient rapprochés, regagnèrent le coin de la rue, d'où je les entendais rire ; quand à Marchand je ne le revis que cinq minutes après, il était disparu sous la table.

—« Dites lui qu'elle prenne bien garde que sa mère n'évente nos amours jusqu'à ce que je sois en état de faire la demande en forme. Maintenant mettez encore un peu de floritures ; » et un clin d'œil il n'en eut griffonné un demi-page et il termina :

« Ton amant qui te conjure d'être fidèle et qui te jure un amour aussi long que l'éternité. »

—« Votre nom ! »

—« Casimir Lagimonnière. »

Il signa, après s'être fait répéter le nom vingt fois.

—« A qui dois-je adresser ? »

—« Mariuccia Très-Poulet. »

—« Cette fois il ne peut tenir. »

—« Mais ce nom n'est pas Italien ! »

—« Hé, ce n'est pas ma faute. »

Il nous regarda en face, nous étions à rire tous quatre comme des bossus.

Voyant que c'était en son honneur, il se lève pâle d'indignation pour nous accabler de son courroux.

Mais par deux gros sous que nous lui jetâmes sur sa table, nous fîmes rentrer subitement le calme dans cette grande âme dont l'agitation menaçait la sécurité de la ville éternelle, et courant au bouchon voisin, nous nous débarrassâmes du reste de notre soldé mise en commun, en buvant deux fiasquettes à la santé de Mariuccia Trépoulet.

A. L.

NOUVELLES.

C'est avec une joie bien vive et avec les sentiments d'un orgueil tout à fait légitime que nous avons appris l'honneur insigne dont Sa Sainteté Pie IX vient de gratifier à un de nos compatriotes, que l'Union-Allet se glorifiait de compter parmi ses membres honoraires.

M. le Colonel Gust. d'Odet d'Orsonnens a été fait Comte par Pie IX, dans un bref en date du 26 juin dernier. Si nous ne nous trompons pas, M. d'Orsonnens est le premier dans notre pays qui reçoive des lettres de noblesse du chef suprême de la chrétienté.

M. Gust. d'Odet d'Orsonnens avait déjà son blason ; les titres de noblesse de sa famille étaient des mieux établis ; mais quel lustre nouveau vient illuminer les armes de ses ancêtres ! Pie IX, le Souverain Pontife, celui à qui il appartient de faire et défaire les rois, a consacré la légitimité de la noblesse de ses aïeux, en le créant Comte ; c'est devenir deux fois noble.

M. G. d'Odet d'Orsonnens est d'origine Suisse ; il est de cette race qui pendant plusieurs siècles et sous divers étendards, s'est toujours montrée comme le type de la fidélité jointe à la bravoure au service de la légitimité ; et spécialement les aïeux de M. d'Orsonnens, dans les 17èmes et 18ème siècle ont servi l'Eglise par l'épée, et l'un d'eux d'une manière éclatante dans l'épiscopat. Si M. le Comte d'Orsonnens n'est pas allé porter à Rome son épée qu'il porte si bien ici au service de son pays, c'est qu'il lui a été absolument impossible de le faire ; nous savons qu'en 1867, il fut un des premiers à réveiller parmi les Canadiens, l'idée d'aller au secours de la papauté ; nous connaissons ses sympathies pour les Zouaves-Pontificaux ; en félicitant Monsieur d'Orsonnens, de son introduction dans les rangs de la noblesse Romaine, il nous sera donc bien permis de nous réjouir et de nous féliciter aussi nous-mêmes, comme Canadiens, comme catholiques et comme anciens soldats de l'Eglise.

M. Gust. d'Odet d'Orsonnens est un vrai gentilhomme qui n'oubliera jamais, nous en sommes sûrs, que *Noblesse oblige*.

Se rendant à l'invitation qui lui est faite par le 3^{me} Art. du III Chap. de nos règlements, M. l'aumônier général a fait visite le 9 du courant, à nos camarade de Québec. La Section de Québec ayant une assemblée ce jour-là, M. l'aumônier eut le bonheur de rencontrer un grand nombre de nos frères d'armes Québécois.

Comme toujours, notre aumônier, fut accueilli avec la plus vive sympathie; mais ce qui a le plus réjoui son cœur de prêtre et d'aumônier, ce sont les belles dispositions de nos amis de l'archidiocèse; leur attachement et leur dévouement toujours constants à la cause de notre bien aimé Pie IX, tiennent toujours de l'enthousiasme; la disposition où ils sont tous de reprendre le chemin de Rome, lorsque la Providence le voudra, est toujours la même; leur esprit d'union et de bonne camaraderie ne se dément pas, et leur zèle à soutenir notre Union et son Bulletin semble s'accroître de plus en plus. Honneur à nos frères de Québec! Le rapport élogieux qu'a fait M. l'aumônier de sa visite, n'a pas surpris le Bureau de Régie, car depuis que l'Union-Allet existe, aucun rameau de ce petit arbre papalin n'a paru vivifié d'une sève plus féconde et plus vivace que la section de Québec.

ACTES OFFICIES.

SEANCE DU 14 AOUT, 1874.

Proposé par M. Hudon-Beaulieu, secondé par M. E. Hurtubise :

Que l'Union-Allet a appris avec bonheur que le St. Père vient de faire Comte, M. le Lt. Col. d'Odet d'Orsonnens.

Que l'Union-Allet voit dans ces lettres de noblesse accordés à M. D'Orsonnens une récompense du zèle qu'il a apporté au soutien des idées pontificales, et entre autres, au mouvement des Zouaves pontificaux canadiens dont il fut un des premiers instigateurs et une reconnaissance des nombreux services rendus au St. Siège par la famille d'Orsonnens dont plusieurs ancêtres ont servi avec honneur et fidélité dans les régiments Suisses de l'armée papale;—

Adopté à l'unanimité.

Vu la résignation de M. Ferrier Chartier, Vice-Prés. pour St. Hyacinthe il est,

Proposé par M. McGowan, secondé par M. Hudon-Beaulieu :

Que M. E. Richer soit nommé Vic.-Prés.—*ad interim*.

Adopté.

Par ordre,

J. E. VARIN,

Sec. U. A.

Décès.

Le 15 du courant, à l'âge d'un mois, Joseph Edmond fils de M. Gilbert Perreault, entrepreneur et ancien Zouave Pontifical.

Mariage.

Le 20 juillet, M. Séverin Lachapelle, Docteur en médecine, et ancien sergent aux Z. P. à Delle. Elise Demers, de Montréal.

Naissance.

Le 7 du courant, M. Ewald Hurtubise, Agent de l'Assurance Royale, et ancien caporal aux Z. P. est devenu père d'une fille.

HILAIRE THÉRIEN

GRANDE MANUFACTURE DE

CAROSSES ET VOITURES EN TOUT GENRE

RIVIERE DU LOUP, (en haut).

ANNONCES.

Manufactures françaises d'ornements d'église

220, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

DEPOT

RUE NOTRE-DAME, 220

MONTREAL

MAISON

MAISON

COULAZOU & CIE C. CHAMPIGNEULLE

DE MONTPELLIER

DE BAR LE DUC

ORNEMENTS D'ÉGLISE STATUES, VITRAUX

Succursales des deux Maisons, Lyon, Paris, Metz, Bruxelles, Londres et Montréal.

Médailles d'or 1ère classe pour les broderies bronze et orfèvreries d'église aux expositions de Marseilles, Montpellier et Nîmes.

Pour les vitraux et statues religieuses grandes médailles d'excellence aux expositions universelles de Paris, Londres,

Dublin et Saragosse, médailles d'or aux expositions

des beaux arts Paris et Bruxelles, Grand prix

d'honneur pour les vitraux d'église,

Rome 1870, 1er prix pour la

statuaire religieuse

Rome 1870.

Nous avons l'honneur d'informer Messieurs les ecclésiastiques que nous venons de fonder à Montréal, Rue Notre-Dame, 220, un dépôt d'ornements et d'orfèvreries d'Églises fabriquées dans nos ateliers de Lyon et de Paris.

Nous aurons aussi le dépôt des statues religieuses et des vitraux artistiques de la Maison Champigneulle qui a obtenu les plus hautes récompenses aux expositions universelles et notamment de l'exposition de Rome pendant le Concile.

Messieurs les curés et les communautés religieuses qui voudront bien nous faire l'honneur d'une visite obtiendront chez nous aux conditions des prix de fabrique les modèles les plus nouveaux et du meilleur goût.

Nous arrivons en Canada sous les meilleurs auspices et avec de nombreuses lettres de recommandation de N.N. S.S., les Ev. que de France avec lesquels nous sommes en relations depuis longues années, nous nous bornerons à citer celle que S. G. Monseigneur de Montpellier a bien voulu nous remettre avant notre départ.

François Marie, Anatole De Roveré De Cabrières, par la miséricorde divine et la grâce du St. Siège apostolique, év. que de Montpellier.

Certifions que la Maison COULAZOU et Cie., dont le siège principal est établi à Montpellier depuis 40 ans est très honorablement connue de nous, de tout notre clergé et du clergé des diocèses environnants qu'elle a constamment fourni notre cathédrale et la plupart de nos paroisses de tous les objets relatifs au culte, à la satisfaction générale. Nous recommandons tout particulièrement cette maison aux membres du clergé américain. Nous sommes persuadés qu'elle justifiera pleinement la confiance qu'on voudra bien lui accorder.

† F. M. ANATOLE, Ev. que de Montpellier.

Montpellier, le 24 avril 1874.

† F. M. ANATOLE, Ev. que de Montpellier.

Nous soussigné, attestons que la présente lettre est authentique, et que la signature ci-dessus est vraiment celle de Mgr. l'Ev. que de Montpellier.

† IGNACE Ev. de Montréal.

Montréal, 11 Juin 1874.

Envol sur demande de dessins modèles, photographies ou en nature au choix.

Toutes les demandes devront être adressées à M. R. Beullac, Directeur-Gérant des manufactures françaises d'ornements d'église.

220 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

Montréal, 18 Juin 1874.

ANNONCES.

GUSTAVE A. DROLET
AVOCAT
 No. 41,—RUE ST. VINCENT,—No. 41.
 MONTREAL.

THOMAS CORRIVEAU
AVOCAT
 LAMBTON, ONT.

P. U. DUPRAT
AVOCAT
 MONTREAL.

J. P. MARION
NOTAIRE
 170 $\frac{1}{2}$, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL
 —
 Agent d'Assurance sur la Vie—Boîte 230 $\frac{1}{2}$, P. O.

HENRI DESJARDINS
MEDECIN
 45, RUE ST. ANTOINE, MONTREAL.

E. H. RICHER
LIBRAIRE
 RUE CASCADES, ST. HYACINTHE
 On trouve à cet établissement toute espèce de Livres de Prêtres,
 d'Ecole, d'Histoire, de Littérature, etc. Papiers de tous formats, Enve-
 loppes, Gravures, Statuettes, Chapelots, Médailles, etc.
 Tapisseries, Fournitures de Bureaux, Livres blancs et une grande
 variété d'articles de fantaisie.
 Une visite est respectueusement sollicitée.

E. H. RICHER.

G. E. PANNETON
Marchand de
 VINS, LIQUEURS, EPICERIES, CIGARES, Etc.

EN GROS ET EN DETAIL

Place Lavaltrie, en face du Marché

JOLIETTE.

N. RENAUD ET CIE.
 MARCHANDS DE FARINE, GRAINS ET PROVISIONS
 34, RUE DES ENFANTS TROUVÉS
MONTREAL.

GASPARD BOURGEOIS
 MARCHAND-EPICIER
Encoignure des Rues Ste. Catherine et Seaton
MONTREAL.

ANNONCES.

No. 449, RUE NOTRE-DAME, No. 449

(PARTIE OUEST)

MONTREAL

C. E. PARISEAU

MANUFACTURIER ET MARCHAND DE

MEUBLES POUR SALON, SALLE A DINER

ET

CHAMBRE A COUCHER

De toutes formes et de tous prix, tels que

COUCHETTES, MATELAS A RESSORTS,
 CHAISES, MATELAS EN CRIN,
 SOFAS, OREILLERS,
 TABLES ETC., ETC.

EN GROS ET EN DETAIL

AINSI QUE

Assortiment Considérable de Couchettes Anglaises en Fer

DE DIFFERENTS PATRONS

*Toutes Commandes qu'on voudra bien lui confier seront
 exécutées avec promptitude et dans les
 derniers goûts.*

N. J. PINAULT

DOCTEUR EN MEDECINE

RUE SAINT GERMAIN

RIMOUSKI.

J. A. BEDARD

MARCHAND-EPICIER

VINS, LIQUEURS ET VAISSELLES

à des prix très modérés

RUE DES FORGES, TROIS-RIVIERES.

ELIE D. BRUNELLE

Ancien Zouave Pontifical

DE LA SOCIÉTÉ « BRUNELLE ET BOULANGER »

Invite le public du Comté de Rimouski à visiter son établisse-
 ment, où il offre en vente à des prix à défier toute compétition
 un assortiment des mieux choisis de Marchandises sèches et de
 Groceries.

VILLE ST. GERMAIN DE RIMOUSKI.